

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

REDACTED: 322 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

Subscribed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

TOUR LES PRINCES ANGLAIS, SEULES VENDREES EN LOCATION, ETC., QUI S'OLBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 2 mai 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N.-O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit Centigrade, and 4 rows of temperature data for morning, midday, 3 P.M., and 6 P.M.

Trois Candidats.

Les membres du parti démocratique, qui sont en immense majorité en Louisiane et dont le choix sera équivalent à une élection, vont être appelés dans quelques mois aux urnes pour désigner le candidat de leur choix aux fonctions de gouverneur de l'Etat.

La campagne est définitivement ouverte et elle va sans aucun doute être poussée avec une énergie qui en doublera l'intérêt. Trois hommes briguent les suffrages de leurs concitoyens. M. Jared Y. Sanders qui occupe présentement le poste de lieutenant gouverneur de l'Etat, le général Léon Jastremsky, vétérán confédéré de haute marque, ancien consul des Etats-Unis et journaliste distingué, et M. Théodore Wilkinson, ancien représentant de la Louisiane au Congrès des Etats-Unis, ex-précepteur des donnes à la Nouvelle-Orléans et grand planteur acuriere.

Le nom de M. Robert Broussard, qui représente le troisième district de la Louisiane au Congrès depuis dix ans et qui vient d'être réélu à l'unanimité par ses concitoyens pour un nouveau terme de deux ans, a été fréquemment mentionné en ces temps derniers pour le poste de gouverneur, et nul doute que le zèle et le dévouement dont il a donné maintes preuves dans l'assemblée nationale, les services qu'il a rendus à son district et à son Etat, la grande popularité dont il jouit du nord au sud et de l'est à l'ouest de la Louisiane, n'essent fait de lui un redoutable compétiteur, mais il vient d'annoncer publiquement qu'il ne brigait pas les fonctions de gouverneur, qu'il désirait continuer à servir les intérêts louisianais dans le vaste champ parlementaire de Washington. Le peuple de la Louisiane lui aura gré de son désintéressement.

Jusqu'à présent, il n'y a en présence que les trois candidats dont nous donnons les noms plus haut, et c'est entre eux que va se poursuivre la lutte.

On connaît déjà maintenant leurs programmes respectifs. M. Sanders et Jastremsky ont publié les leurs il y a quelques temps, et M. Wilkinson vient d'exposer le sien à une réunion tenue avant-hier à La Rochelle.

M. Wilkinson, comme ses deux concurrents, a exposé ses vues sur les questions d'intérêt général

actuellement à l'ordre du jour, a parlé de la taxation, de l'économie dans l'administration, des corporations, des terres publiques, des levées, etc., a signalé les abus et les déficiences qu'il a constatés et énuméré les réformes qu'il compte recommander et appuyer pour y remédier si la majorité des électeurs se prononce en sa faveur.

Son programme ne diffère guère, au fond, des deux autres, et nul doute que n'importe lequel, convenablement appliqué, ne puisse être d'un grand bien pour l'Etat. Ce n'est que sur les moyens d'introduire les réformes requises que les divergences peuvent se produire. Elles se manifesteront au fur et à mesure que se poursuivra la campagne, et c'est le peuple qui jugera en dernier ressort.

Après les Fêtes de Berlin.

Chez MM. Massenet et Saint-Saëns

Chronique parisienne

Ils sont rentrés hier. On n'ignore pas que nos deux illustres compositeurs, ainsi que leur jeune confrère, M. Xavier Leroux, le brillant auteur de "Theodora", s'étaient rendus la semaine dernière à Berlin, où ils étaient invités à assister aux représentations de la troupe de l'Opéra de Monte-Carlo, organisées au bénéfice de la construction d'un hôpital français et sous les auspices du prince de Monaco.

L'accueil particulièrement chaleureux que leur fit le public, les marques d'amabilité que leur prodigua le souverain allemand, justifiaient notre impatience de connaître les impressions qu'ils rapportent de leur séjour dans la capitale allemande. L'interview s'imposait. Mais y consentiraient-ils ?

M. Massenet, que nous parvenons à rejoindre chez son éditeur, s'éffarouche à notre vue.

— Une interview ! Je ne sais si je le dois... moi qui fais dire partout que je suis encore absent de Paris.

— Nous ne vous démentirons pas, je vous le promets ; mais, en échange de votre discrétion, vous allez, mon cher maître, nous raconter vos impressions.

— Toujours l'interview ! Interrogez.

— Comment avez-vous été présenté à l'Empereur et quel accueil vous a-t-il fait ?

— La présentation a eu lieu avant le déjeuner auquel il nous avait invités, Saint-Saëns, Leroux et moi, le lendemain de notre arrivée à Berlin. En entrant au palais, on nous apprend que Sa Majesté serait un peu en retard, étant retenue à une répétition qu'elle était allée surveiller au théâtre de Comédie, qui est là-bas l'équivalent de notre Théâtre-Français. Nous étions à causer avec d'autres invités, lorsque l'Empereur, accompagné du prince de Monaco et du comte de Hùllen, l'intendant général des théâtres impériaux, fit son entrée, s'avancant aussitôt vers nous, la physionomie souriante, et nous tendit la main, en nous exprimant le plaisir qu'il avait à nous recevoir, tandis que le prince de Monaco nous présentait. Je regardais, comme vous le pensez, non sans une vive curiosité, ce souverain dont la personnalité occupe l'attention de l'Europe. Je constatai qu'il avait le regard à la fois sûr et doux, qu'il avait l'air en-

sentant le souverain, debout, enveloppé dans un grand manteau et coiffé du casque à pointe ; le regard est dur, la moustache en croc, l'air sévère.

L'illustre compositeur nous dit : — L'Empereur que vous voyez là n'est point celui que j'ai vu. Celui que j'ai vu n'a ni le regard fauché, ni ces moustaches hérissées. Il est enjoué, gai, brillant causeur et d'une amabilité presque déconcertante. Il nous a fait mille compliments, et n'a point fait d'éloges sur la musique française et sur la musique claire, simple et mélodique, qu'il aime par-dessus tout ; il possède, d'ailleurs, l'antiquité à fond. Ainsi, au cours du second déjeuner auquel je fus convié chez M. de Tchirsky, il me demanda ce que je pensais de l'"Hymne à Apollon". Je lui répondis que j'avais toujours eu des doutes sur la réalité de la traduction et que je ne pouvais croire que l'hymne chanté par les Grecs fût aussi laid que la version que M. Théodore Reinach, malgré sa grande érudition, nous avait présentée. Cette réponse parut mettre le souverain en joie.

Et les yeux de M. Saint-Saëns, qui paraît plus en verve que jamais, pétillent de malice à ce souvenir.

— L'Empereur m'a rappelé que c'était lui qui avait ordonné que l'on montât "Samson" à Wiesbaden, et il m'a exprimé son désir de voir prochainement représenter à Berlin le "Timbre d'argent".

Le maître considère Guillaume II comme un esprit souple, avisé, qui sait se créer les attitudes qui conviennent aux circonstances et aux événements, et qui possède, au surplus, de précieux dons de séduction.

Bref, nos deux illustres compositeurs se montrent enchantés de leur voyage.

LA FLOTTE ANGLAISE

L'Angleterre et la "maîtrise de la mer"

"Chambre des lords."—Lord Tweedmouth, premier lord de l'Amirauté, déclare que le premier axiome de l'Amirauté, axiome accepté par tous, est que l'Angleterre doit, à tout prix et par tous les moyens, garder la maîtrise des mers. Or, il est hors de doute qu'elle l'a actuellement. Ceci dit, le fardeau des dépenses navales est, dans l'opinion même de l'Amirauté, très lourd, parce qu'il y a déjà trop de rivalité en matière navale entre les puissances.

Sans entrer dans des détails comparatifs entre la marine britannique et les marines étrangères, détails qui pourraient paraître agressifs, s'ils étaient incompis au dehors, et considérés comme une vantardise, l'orateur affirme qu'il a pleine confiance dans la sécurité que donne la supériorité actuelle de la flotte et qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Après l'annonce de la flotte anglaise, nous avons vu qu'il n'y a pas lieu de s'alarmer des progrès rivaux, du moins pour quelque temps.

Quant à la réduction des armements navals, dont la conférence de la Haye va s'occuper, le gouvernement est tout prêt à le soutenir, pourvu que les autres puissances en admettent la discussion ; sinon, il ne s'engage à rien ; et si les autres nations continuent à accroître leur programme naval, l'Angleterre accroîtra le sien pour garder ses distances.

L'enquête sur la catastrophe de "L'Éna."

Le secrétariat de la commission d'enquête sénatoriale a fait récemment la communication officielle suivante sur l'ensemble de ses travaux : La commission a entendu un grand nombre de témoins ; elle a retrouvé les souvenirs de l'antiquaire Héllade. A défaut de monuments et d'inscriptions, le type des habitants atteste leur origine ; ni en Sicile, ni même en Grèce, il n'est conservé aussi pur, aussi semblable aux statues grecques. A Saint-Remy, à Arles, M. Birt reconnaît dans chaque servante une canéphore, dans chaque vétéran un Héromène. Les Avignonnais surtout l'ont émerveillé. Chz elles, peu de traces de croisements romains ou germaniques. Quelques-unes ont le teint mat, la chevelure épaisse et l'œil noir brillant des femmes sarrasines ; le nom de "Sarrasin" est d'ailleurs commun dans leur ville ; mais la plupart ont les grands traits, le nez droit, et la noble statue des vierges Panathéotes.

Il faudrait, dit le savant, envoyer ici des archéologues et des ethnologues pour mesurer ces magnifiques exemplaires de la race humaine. Les visages allemands ne sont écartés que des épaules ; les visages provençaux sont des chefs d'œuvre de la nature. L'éclair des iris bruns rayonne sous l'arc noir des cils comme brille le soleil entre les lames des jalousies. Et quelles formes, quelle structure, quel port ! Ces femmes ont une démarche particulière, qui les voit se mouvoir à devant soi la statue vivante de la Grèce. En elles, et seulement en elles, s'épanouit la perfection féminine. Il ne leur manque qu'une chose : l'expression, qui vient de l'âme. Elles n'en ont qu'une de trop : un peu de monastère à la lèvre supérieure. Mais, dit l'enthousiaste M. Birt, cela même est antique.

Quant aux sous-marins, ils ont donné lieu, après les additions relatives au Farfadet, au Gymnote, au Lutin, etc., à des remarques aboulment techniques qui indiquent la nécessité d'entretenir une sérieuse application pour ce genre de navigation, enfin la commission, à l'unanimité, a constaté : 1) le défaut de liaison entre les différents services de la marine : corps navigant, artillerie et constructions navales ; 2) l'absence d'un organisme supérieur, harmonisant ces divers services dont les rivalités ont paru être à la commission une des causes profondes de la situation présente de notre marine.

Tous les membres de la commission et de la sous-commission sénatoriales ont quitté Toulon récemment, sauf M. Méric, président, et M. Monia, rapporteur, qui prolongent leur séjour pour recueillir les éléments complémentaires d'établissement définitif des travaux d'enquête.

Le bureau de la commission a communiqué, en outre, la note suivante : La commission sénatoriale d'enquête sur l'Éna et la marine est décidée à rendre public le résultat de ses travaux en la forme parlementaire usitée.

Les membres de la sous-commission sénatoriale d'enquête, MM. Méric, Monia, l'amiral de la Jaille et le général Langlois restés à Toulon, étaient allés récemment à bord de l'Éna et sont descendus dans les soutes où ils ont été conduits par le capitaine de frégate Van Gar, commandant intérimaire. Pour permettre l'accès des soutes encore encombrées de projectiles, la direction des constructions navales avait dû construire des plans inclinés, en charpentes, sur lesquels se sont en-

gagés les sénateurs. Ceux-ci ont pu suivre en détail le marche des explosions successives dont la première se produisit à bâbord.

La présence des sénateurs on a retiré des débris humains appartenant à un cadavre non encore découvert et éparpillé par des projectiles ; la scène était particulièrement impressionnante.

De la visite générale de l'Éna faite deux fois par la commission se dégage cette opinion que le navire pourrait être l'objet de grandes réparations estimées à neuf millions, après lesquelles il lui serait possible de reprendre place comme unité de combat.

les directeurs de la compagnie qui ont décidé de donner un "barbecue" pour fêter le cinquantième de l'entrée au service de cet employé modèle.

A cette occasion des discours seront prononcés par les principaux directeurs de la compagnie.

Le crime d'un nègre. Camien, N. J., 2 mai.—Edouard Gibson, un nègre habitant à Wrennonth, N. J. a été arrêté la nuit dernière sous l'accusation d'avoir attaqué Mlle Dorothy Paris, Gibson avant d'être mis en lieu sûr a été rudement châtié par les amis de la jeune fille.

Mlle Paris venait de quitter le tramway pour rentrer au domicile de ses parents lorsqu'elle fut accostée par Gibson qui d'un coup de poing l'entraîna à terre et se préparait à l'étrangler, lorsque survinrent quatre jeunes hommes qui mirent en fuite le gredin.

Il fut poursuivi et capturé dans un bois près de Wrennonth. Ses poursuivants après lui avoir donné la volée qu'il méritait le livrèrent aux autorités.

Ce matin Gibson a comparu devant le maire Licence qui, après avoir entendu le récit de l'attentat fut pris d'un tel accès de colère qu'il trappa le prisonnier d'un vigoureux coup de poing à la face, puis le renvoya en prison sans l'autoriser à fournir une caution pour sa mise en liberté provisoire.

Préparatifs pour le concours international d'aérostats. — Louisiane, 2 mai.—Allan R. Hawley et Lee Stevens, deux aéronautes de New York ont fait aujourd'hui une ascension dans le ballon "Orient".

C'est la huitième ascension faite par Hawley qui doit en accomplir encore deux autres avant de pouvoir se faire inscrire, dans les entrées du concours international d'aérostats qui aura lieu à St-Louis au mois d'octobre prochain.

Le ballon s'est élevé lentement dans les airs, salué par une foule nombreuse, et n'a pas tardé à disparaître dans la direction du nord-ouest.

Le Temps. Malgré les averse quotidiennes qui ne sont pas sans causer des inconvénients, le bureau météorologique aura probablement venir à présent des baisses sérieuses de température.

La température de l'hiver dernier n'a été que légèrement plus élevée que la moyenne, et n'a certes rien eu d'extraordinaire, si l'on considère que dans les trente dernières années le mercure n'est descendu au-dessous du point de congélation que quatre fois par hiver en moyenne. Ce point n'a été atteint qu'une fois l'hiver dernier, le 24 décembre, quand le thermomètre a marqué 30 degrés.

Le minimum de température a été de 25 degrés en janvier et de 35 en février.

Pauvre Elle. Une jeune fille du nom de Rita Miner, demeurant avenue Howard, 516, et employée au magasin de Shumard Traub, rue Dryades, 1616, a été accusée de larcin hier à la première cour criminelle de cette ville.

Elle est arrivée il y a quelques temps de Tuscaloosa pour travailler et apprendre le métier de touriste.

Elle gagne 34 par semaine, et comme sa pension, nourriture et logement, lui coûte 33.50, il ne lui reste que 50 cents, une somme insuffisante, même pour les cars. Elle admet qu'elle avait pris et vendu quelques plumes d'autruche et de la garniture pour se procurer un peu d'argent qui lui était nécessaire. Elle a déclaré qu'elle retournerait dès qu'elle le pourrait à Tuscaloosa et y resterait.

vingt-quatre heures de cela, et vous en faites deux jours ! Du reste, ajoutait-elle du ton le plus dégagé : ... si vous enoyez auprès de moi !

— Mais je ne vous quitte plus jusqu'à demain matin, mademoiselle !

— Oh ! ... demain matin ! prononça-t-elle avec une mine presque pudique : voilà que vous mettez encore les bouchées douces !

— Je les mettrais bien triples, mademoiselle, pour un baiser de vous !

— Chat, monsieur ! ... Nous allons nous sécher.

Avant de s'installer au bord de l'avant-scène, elle inspecta bien soigneusement toute la salle, toutes les loges. Comme le spectacle était commencé depuis pas mal de temps, si madame Kunerwald avait voulu venir ici avec Frinette, elles devaient s'y trouver déjà.

Elle ne les aperçut pas et s'installa donc bien tranquillement, amassant franchement du spectacle — une halte au milieu de cette guerre.

Son compagnon, lui, après une demi-heure de galanterie, s'assoupit légèrement et eut même quelques légers ronflements.

Mais, à des coups de feu tirés en scène, il s'éveilla brusquement : après une seconde de trouble, son visage paraissait tout reposé et son oeil extrêmement concentré ; et, essayant

tenter de préparer la grisérie de sa compagnie par les champagne les plus capiteux, qu'il essaya de mélanger, un dessert, de vins de Bourgogne et de Porto.

Mais Marion, si elle ne boudait jamais devant les champagne de haute marque, se méfiait de la diversité des vins. C'est à peine si elle effleura son verre de Porto et si elle but deux ou trois doigts de Monin à Vent ; tandis que son compagnon, qui com mençait à simer presque autant la grisérie de la table que celle de la femme, buvait encore plus furieusement qu'il ne mangeait.

A la fin du repas, c'est lui dont la cervelle n'était plus tout à fait solide.

Et, à partir de ce moment, c'est Marion qui le guida, quand il croyait si bien lui tourner la tête.

C'est elle qui choisit le music-hall où passer la soirée, et où elle lui fit assez aisément accepter de prendre une avant-scène et non pas une baignoire, comme il en avait l'intention. Il lui adressa simplement ce reproche :

— Vous êtes terrible, petite amie ! ... Voilà deux jours que je vous prodige tous les trésors de mon affection, et je ne sais pas plus avancé que lorsque nous avons fait connaissance devant le bureau de renseignements de la gare Saint-Lazare.

Feuilleton

— DE —

Abelle de la N. O.

No. 112 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

AND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

III

LA VOLUPTÉ DU SACRIFICE.

(Suite.)

Mais, est-ce qu'un danger si immédiat était à craindre ?

C'est à peine s'il arrivait à Londres, le danger ; et puis, madame Kunerwald avait besoin de plus d'une journée pour tendre ses derniers filets. Il lui faudrait encore affoler Frinette de distraction, de luxe, d'amusement, de toilette peut-être. Car, dans son expérience de la vie, hélas ! Marion avait une sorte de préscience de tout ce qui allait être tenté contre la chère innocente.

Le sentiment de la bataille lui rendit sa belle, sa joyeuse énergie. Elle regarda l'heure, fit de mander si aucune dépêche n'était arrivée pour elle, car elle craignait au contre ordre. L'une de ces choses qui était arrivée, ce qu'on avait déposé sur sa commode tandis qu'elle dormait, c'était un ravissant bouquet de corsage, sans doute commandé ce matin. Elle avait vraiment à faire à un homme du monde. Pouvait-elle en douter, d'ailleurs ?

Pour lui donner au moins une satisfaction extérieure, elle employa le temps qui lui restait à aller acheter des rubans, de la dentelle, à rafraîchir, en toute hâte, la robe de lingerie, très broyée, très fanfreluchée, qu'elle avait empaquetée en toute hâte. Et, avant la nuit, elle était prête et merveilleusement séduisante, dans toute cette blancheur, que reliaisaient seulement des cordons bleus.

à sa porte, elle prit le bouquet de corsage ; et, au lieu de tendre la main à son bel ami, elle le consultant, dès son entrée :

— Ici, à la taille ! ... ou un peu à droite ?

— J'aimerais mieux, si vous voulez mon avis, du côté du cœur, mademoiselle ! ... Les baisers que j'ai mis sur ces roses seraient un peu plus près. Vous ont-elles plu, au moins ?

— Elles sont ravissantes.

— Mais de bien faible éolat, mademoiselle, après de vols. — Complimenteur ! — Ma parole ! ... Et quelle délicate amie vous faites, d'avoir deviné que je mourrais d'envie de vous voir en blanc.

Et tandis qu'elle murmurait en elle-même :

— Joli menteur, va ! ... Il ajoutait :

— ... qui se seraient fâchés, si j'étais venu à Londres sans leur serrer la main ? ... Ce que j'aurais préféré passer toute une journée avec vous ! ... Mais on va si bien passer la soirée ensemble, hein ?

— Mon cher monsieur, je suis à vos ordres.

— Me permettez-vous, auparavant, de vous demander comment vous vous appelez ?

— Vous êtes une personne trop fine, mademoiselle, pour que j'y voie le moindre inconvénient : je m'appelle René de Versigny.

— S'il ne lui avait pas si délibérément menti une minute avant, peut-être aurait-elle cru à la véracité de ce nom ; mais elle lui laissa comprendre qu'elle n'en croyait rien, en répondant elle-même :

— Et moi, monsieur, je suis Mlle Blanche de la Madeleine !

— Il écartèrent de rire en même temps, et il dit :

— Va... pour Mlle Blanche de la Madeleine... — Va... pour M. René de Versigny.

— Va... pour Mlle Blanche de la Madeleine... — Va... pour M. René de Versigny.

Puis, lui coulant un regard oblique, aussi plein de promesses que de moquerie.

— Ne sommes-nous pas à Lon-

— Ne sommes-nous pas à Lon-

— Ne sommes-nous pas à Lon-